

Georges BOISSEAU



1892 – 1945

Les étapes de la captivité

Du 31 mai 1940 au 30 juin 1940
De Loos (Nord) à Born Sulinovo (Pologne)

Les étapes de la captivité

du 31 mai 1940 au 30 juin 1940

Lille 1er Juin

Vers 8 h nous sommes réveillés par le brouhaha des allées et venues. J'ai dormi côte à côte avec Turgis sous la même couverture, la tête sur nos musettes. C'est alors la ruée vers les rares prises d'eau. Nous sommes cinquante, plus peut-être, à prendre d'assaut un pauvre filet d'eau, pour essayer d'effacer une crasse de plusieurs jours. Au rez-de-chaussée du bâtiment il y a une boîte en carton avec un amoncellement de lettres. Information prise, les Allemands permettent d'y déposer les lettres des prisonniers, certains s'empressent d'ajouter que ce n'est qu'un piège pour connaître nos réactions et notre moral et que ces lettres n'ont aucune chance de parvenir à destination. Qu'importe, je griffonne en hâte, appuyé le long du mur, deux lettres que je jette à mon tour dans la boîte. Je m'accroche à cet espoir que mes lettres viendront vite calmer des angoisses que je n'ose imaginer.

Au cours de la matinée quelques autocars viennent enlever les officiers blessés qui se trouvent parmi nous et les plus écopés. Les autres, et je suis du nombre, sont rassemblés en colonnes et nous quittons Lille. Nous traversons de nouveau ses faubourgs mais à l'opposé, cette fois, de Loos et, ensuite, la grosse agglomération industrielle de Fives. Beaucoup de civils aux portes, principalement des femmes et des enfants qui nous regardent défiler. On doit lire sur nos visages les traces de nos fatigues et de nos privations car de tous cotés on nous tend du pain, des œufs, du chocolat, du vin, de la bière. Nous nous jetons dessus comme des bêtes. On nous jette des paroles de réconfort et d'encouragement. Les sentinelles qui nous surveillent, débordées et impuissantes laissent faire, en houspillant, sans rudesse, ceux qui s'attardent. Si l'on était sûr des civils qui sont là, sur le pas de leurs portes, il serait facile de se jeter dans un couloir et de s'y terrer, mais il y a trop de témoins pour tenter l'aventure.

La route est longue et dure. J'ai sur le dos ma musette, mon porte carte et une couverture. Nous traversons sans nous en rendre compte - c'est la troisième fois en moins de 3 semaines - la frontière. Vers 10 heures nous atteignons Tournai.

Tournai 1er - 2 Juin

Nos guides arrêtent la colonne à la sortie de la ville sur un terre plein herbeux, sorte de terrain vague, au pied d'une grande bâtisse rébarbative et sévère et qui n'est rien d'autre que la prison. Aux allées et venues nous devinons qu'elle est déjà pleine de prisonniers de guerre. Pour l'instant nous n'avons rien d'autre à faire qu'à nous coucher dans l'herbe. Les officiers se regroupent par unités où échangent des impressions, chacun fait l'inventaire de ses pauvres bagages et de ses vivres. J'ai encore dans ma musette quelques biscuits et trois boîtes de conserve, les camarades à peu près autant. C'est heureux car personne ne semble

se soucier de notre nourriture. Les sentinelles qui nous gardent vont et viennent parmi nous, l'une d'elles offre des cigarettes que quelques camarades attrapent, au passage, avidement. Ce geste leur vaut une apostrophe retentissante du Colonel Vendeur, du 7ème tirailleurs, porteur de l'épée que les Allemands lui ont laissée. Il fait appel à leur dignité d'officiers français.

Sur la grande route qui passe à proximité des colonnes de prisonniers défilent sans arrêt. Tout à coup nous nous dressons, il nous a semblé reconnaître, parmi toutes ces épaves, quelques figures connues. Ce sont tous les pionniers, capturés à Loos, avec nous, qui nous dépassent. En tête je reconnais Bresson, puis Coquelin et puis la foule des autres, tous les survivants du Bataillon. Je me précipite vers eux et toutes les mains se tendent vers moi dans un dernier adieu. Je me cramponne, mais lorsque le dernier a tourné le dos les larmes que j'ai eu tant de peine à retenir, se mettent à couler et je cours m'allonger par terre, la figure dans l'herbe. Au bout d'un instant, François qui a compris le drame qui se joue en moi, vient me rejoindre me tape sur l'épaule et très gentiment s'efforce de me reconforter.

Le soir arrive, sans changement. Alors seulement on se décide à nous faire entrer dans la prison qui déjà regorge d'occupants, prisonniers de toutes armes et de tous grades. C'est la lutte féroce pour trouver un coin où s'allonger. D'ailleurs il n'y a pas de choix, ce ne peut être qu'une des centaines de cellules de cette prison modèle. Les cellules s'entassent sur plusieurs étages le long de galeries bordées d'un balcon de fer et qui, construites en étoiles convergent toutes vers un poste central de surveillance et de guet. Nous parvenons à nous assurer la propriété de deux cellules contiguës. Nous logerons à six dans ce qui constituait, quelques jours plus tôt l'espace vital de deux prisonniers de droit commun. Pas de ravitaillement. Nous commençons à prélever sur nos réserves de quoi faire un maigre repas : une boîte bacon anglais et quelques biscuits pour six. L'un de nous, qui a découvert une prise d'eau, remonte un seau plein et à tour de rôle nous barbotons avec délices. J'en profite, ô quel luxe, pour me raser. Malgré ce que le décor peut avoir d'hallucinant, avec son mobilier de détenu et la lourde porte et son guichet, nous nous étendons sur le plancher, à trois par cellule et, rapidement, le sommeil nous emporte. Au matin c'est le bruit des allées et venues sur le balcon métallique, le claquement des portes et les courbatures qui nous rappellent à la réalité. Grand remue-ménage dans toutes les parties de la prison. Nous y sommes d'ailleurs livrés à nous-mêmes, il n'y a de gardiens et de sentinelles qu'au poste de garde de l'entrée, sous le grand porche surmonté du lion des Flandres.

Ath 2 Juin

Des détachements se constituent pour une nouvelle étape. Je suis incorporé à l'un d'eux avec Tourgis et Druet et l'on nous embarque rapidement, dans de grands cars réquisitionnés en Hollande et dont la destination première était de véhiculer, ô ironie, des noces et leurs cortèges. Nous ignorons tout de notre destination. Nous traversons quelques villages où sont visibles encore les traces des combats de ces jours derniers, sur les murs des maisons, des affiches blanches, fraîches collées, surmontées de l'aigle et de la croix gammée avec les prescriptions impératives de la Kommandantur locale. D'autres placards sur des maisons particulières signalent leurs propriétaires, de race flamande, à la bienveillance des troupes

d'occupation. La randonnée est de courte durée. Nous arrivons très rapidement à Ath où les autocars s'engouffrent dans la cour de la caserne, grouillante, elle aussi de prisonniers. Les autocars ont peine à s'y frayer un passage, on ne sait où mettre les pieds.

L'aspect de ces bâtiments sordides à quatre étages est aussi rébarbatif, sinon plus, que celui de la prison que nous venons de quitter. A chaque fenêtre des prisonniers qui ont dû passer la nuit dans cette caserne. Faute d'un coin tranquille ou seulement d'une marche pour s'asseoir nous restons debout, notre barda sur le dos, parqués entre quatre murs comme du bétail à l'abattoir. Dans un coin de la cour, du côté des écuries on distribue une soupe. C'est aussitôt une ruée sauvage, que je contemple écœuré, et dont je reste à l'écart. A l'autre extrémité de la cour devant un autel de fortune, dressé sur caisse à conserves, un aumônier célèbre la messe. J'observe sa haute silhouette légèrement voûtée, ses cheveux drus et grisonnants, sa figure jeune et qui rayonne d'une extraordinaire douceur.

Comme hier à Tournai, une journée se constitue de temps à autre, au hasard dans cette masse grouillante et franchit la porte de la caserne pour une nouvelle étape. J'ai hâte de fuir ce décor sinistre et étouffant, de retrouver le grand air. Je me faufile avec Tourgis et Druet, dans une colonne qui se rassemble près de la sortie et, sans plus tarder, nous repartons. La chaleur est torride et mon chargement mal arrimé. Je sue à grosses gouttes sous ma capote dont je n'ai pas voulu me séparer, et ma couverture en sautoir, les courroies de mes musettes me coupent les épaules. Cette fois, plus d'autocars. Devant nous la route poussiéreuse, sur nos têtes le soleil de Juin, impitoyable et, sur nos épaules, tout ce que nous avons réussi à sauver du désastre. Nous allons marcher ainsi des heures entières, sans un mot, faisant passer de temps en temps la charge d'une épaule sur l'autre, les sentinelles et le sous-officier qui nous conduisent sont assez compatissants pour ralentir l'allure, prolonger les pauses et veiller à ce que nous puissions nous ravitailler en eau fraîche à chaque arrêt. De temps à autre nous croisons des convois allemands, files de camions gris foncé, matériel tout neuf, troupes jeunes qui chantent des marches entraînantes et scandées. Le long de la route des équipes de spécialistes, le torse nu, réparent des véhicules en panne, dégagent un carrefour, montent des lignes téléphoniques. De chaque côté des champs de blé dont les épis lourds attendent la moisson prochaine, et, au milieu d'eux une profusion de coquelicots et de bleuets. Par endroit aussi, une croix plantée, au point précis où est tombé celui qu'elle recouvre et, sur chaque croix un casque, casque kaki à grenade, casque rond et lourd d'Allemand, casque large et plat de Britannique.

Enghein 2-6 Juin

Vers 17 heures, arrivée à Enghein. Avant les premières maisons de la ville la colonne s'engage et stoppe dans un champ qui borde la route. L'herbe y a été longuement piétinée et les détritiques qui la jonchent indiquent que d'autres convois y ont été parqués avant nous. De l'autre côté de la route un grand bâtiment qui peut être aussi bien un hôpital qu'un établissement scolaire et où vont et viennent des prisonniers. Aussitôt arrêtés la plupart d'entre nous s'étendent par terre, se déchaussent, certains s'endorment. Les plus valides et les plus débrouillards vont se presser le long de la clôture où quelques femmes et des enfants distribuent des tartines et s'offrent à faire quelques achats en ville. De nouvelles colonnes continuent d'arriver et viennent s'installer, elles aussi, dans notre enclos.

La soirée s'achève. On se décide alors à nous faire entrer dans le grand bâtiment d'en face. C'est le Collège St Augustin, un de ces grands internats religieux comme il en existe quelques-uns en Belgique, célèbres par leur confort et la qualité de leur enseignement. Il est déjà plein à craquer du rez-de-chaussée au grenier. Il y a des hommes de toutes armes, y compris des Marocains, des Belges, des Anglais dans les salles d'études, les laboratoires, les amphithéâtres. Les officiers occupent les vastes dortoirs, constitués par des rangées de petites alvéoles fermées par un rideau blanc. A l'intérieur de chacune d'entre elles un mobilier qui rappelle celui d'une cabine ; une couchette étroite, un placard, une table de toilette minuscule.

C'est dans ce décor, combien moins rébarbatif que celui de nos deux précédentes prisons que nous allons végéter pendant 6 jours, désœuvrés, livrés à nous-mêmes, simplement surveillés par un piquet d'allemands qui gardent les issues. Dès le lendemain de notre arrivée je retrouve dans la masse des prisonniers du rez-de-chaussée le sergent chef de la 7ème Cie qui s'empresse de me signaler la présence de Renard. Joie de retrouver notre vieux camarade. Nous sommes maintenant six officiers du 604ème regroupés. Deux jours plus tard un médecin français autorisé, pour les besoins du service, à circuler en ville nous glisse un mot de Chambraud. Ce dernier est interné, tout près d'ici, au couvent des Clarisses.

Avec le mobilier de deux petites couchettes contiguës - il y en a dans ce grand dortoir St Augustin 4 rangées de 50 environ - nous parvenons à organiser le couchage de notre petit groupe. Trois d'entre nous dormiront par terre sur les deux sommiers accolés, les trois autres sur les deux matelas.

Notre dortoir est au deuxième étage. Au-dessous de nous, par les grandes baies du couloir, la vue s'étend au loin sur la campagne. A nos pieds la pelouse grouillante de prisonniers vautrés dans toutes les positions et, de l'autre côté de la grille, la route que nous avons prise pour venir ici. Juste en face, la prairie où nous avons été parqués en arrivant de Ath.

Pendant trois jours nous allons être les témoins, sur cette route, d'une activité fébrile et vraiment hallucinante. Descendant sans arrêt vers le sud-ouest, c'est-à-dire vers la France, des convois de troupes avec des cris de joie et des chants bien disciplinés, des troupes jeunes, gonflées à bloc par une avance irrésistible. Toutes ces troupes sont motorisées, rares sont les unités qui se déplacent à pied. Le matériel roulant est neuf, uniforme, formidable de puissance. Certains camions sont des monstres impressionnants, traînant derrière eux deux ou trois remorques pleines de matériel humain, de ravitaillement ou de munitions. Alternant avec les convois d'infanterie motorisée, des batteries antichars ou anti aériennes, des services d'aviation, des convois de voitures sanitaires. Sur presque toutes les voitures des dessins ou des inscriptions à la craie où dominent les « Nach Paris » et les « Nach London ». C'est l'armée hitlérienne, dans toute sa puissance, qui défile sous nos yeux.

Dans l'autre sens, comme soigneusement orchestré, les convois de prisonniers se succèdent sans arrêt - troupeau lamentable et pathétique, remontant des Flandres françaises vers le cœur de la Belgique. Certains jours nous évaluons leur nombre à dix mille. Dans certains convois ce sont les troupes indigènes qui prédominent, dans certains autres nous découvrons jusqu'à des marins capturés vers Calais ou Dunkerque. Beaucoup sont dans un état de délabrement qui fait peine à voir, les pieds blessés par la marche, les vêtements déchirés, n'ayant conservé du casque trop lourd que la coiffe de cuir. Parfois les traînards sont stimulés

à coups de crosse ou de matraque. Chaque soir la grande prairie qui nous fait face accueille un de ces mornes troupeaux pour la nuit. Alors les feux de bivouacs s'allument de tous côtés, dans la nuit de Juin, et le spectacle de cette misère humaine, que nous contemplons de notre 3ème étage, évoque en moi tel passage de la Dêbâcle où V. Margueritte a décrit si puissamment les rassemblements de prisonniers de 1870 sous Sedan.

Le ravitaillement reste toujours la grosse question à l'ordre du jour. L'intendance allemande, submergée sans doute par une telle masse de prisonniers, semble incapable de nous nourrir et se désintéresse de nous. Le peu qui nous sera distribué pendant notre séjour à Enghein le sera par les soins de la Croix Rouge belge de la ville. De temps à autre la femme du bourgmestre et ses filles viennent s'enquérir de nos besoins, un camion vient décharger des boules de pain blanc ou de quoi confectionner une soupe dans les somptueuses cuisines du collège. La distribution de cette maigre pitance donne lieu à des assauts furieux et des scènes épiques. C'est la foire d'empoigne la plus hideuse. Pour remédier à l'inévitable pagaïe un colonel français tente de répartir les quelques milliers de prisonniers en groupes de ravitaillement. C'est déjà une amélioration sensible, mais toutes ces mesures sont impuissantes à éviter la resquille de la faim et toutes les bassesses qu'elle entraîne, d'une faim qui commence à nous tennailler dur. Il faut voir la rapidité avec laquelle nous voraçons le quart de boule ou l'écuelle de soupe que nous parvenons à attraper au vol, avec quel regard mauvais nous considérons certains groupes privilégiés, officiers d'Etat-major ou d'unités motorisées qui se sont repliés jusqu'ici avec leurs voitures, leurs uniformes impeccables et d'abondantes provisions.

Ce régime ajoute à notre lassitude. Lorsqu'il me faut monter les trois étages qui mènent à notre dortoir j'arrive en haut les jambes molles et pesantes la sueur au front. Beaucoup d'entre nous ont trouvé des livres - il en traîne partout dans le bâtiment - et passent des heures entières allongés sur leur matelas ou sur la pelouse, le livre sur les genoux et le regard vague. Désœuvré, j'erre dans les classes, les amphithéâtres, les laboratoires, je vais fouiller dans la bibliothèque.

A force d'insister nous obtenons de nos gardiens l'autorisation d'envoyer en ville quelques délégués, sous bonne escorte, pour y faire des achats de vivres et d'objets de première nécessité. A l'autorisation succède un contrordre puis, après deux jours de négociation une autorisation, cette fois, définitive et formelle. Les délégués sortiront par groupes de dix et auront deux heures pour effectuer leurs achats. Pour dix délégués officiellement désignés par sortie il y en a cent qui se battent à la grille devant un feldwebel impuissant. Un remous m'amène au premier rang et, sans avoir rien fait pour cela, je me trouve hors des grilles, en bonne posture pour aller faire un tour en ville. Le sous-officier qui nous conduit se montre tout à fait complaisant. Les commerçants belges n'acceptant plus l'argent français qu'avec beaucoup de méfiance. Nous nous faisons d'abord conduire dans une banque où, avec bien des difficultés et à un taux de circonstance nous effectuons le change de nos billets français, après quoi c'est la ruée de boutiques en boutiques. Lorsque, au bout de 2 heures, nous regagnons le Collège Saint Augustin je suis tout heureux et tout fier de pouvoir sortir de ma musette devant les camarades impatients : quelques tranches de jambon, un pot de miel, une miche de pain, des cerises, quelques paires de chaussettes.

De temps en temps les Allemands prescrivent un rassemblement dans la cour. Ils s'efforcent de nous dénombrer, de nous classer par armes, par divisions. C'est peine perdue,

les bâtiments sont si vastes et renferment tant de recoins cachés qu'un bon nombre d'entre nous échappent à ces investigations. Dès le 4 il y a des départs qui s'organisent. Y prennent part les plus valides et ceux qui désirent changer de décor, jusqu'à concurrence du nombre prévu. Il y a, en général, un autocar pour les estropiés et les officiers les plus âgés, les autres partent à pied. La prise d'assaut du véhicule ne cède en rien à celle de la soupe, ce n'est pas plus beau. C'est comme ça que Druet, qui conserve un souvenir douloureux de nos premières étapes, se glisse un jour dans un autocar en partance et nous fausse compagnie à l'improviste. Depuis ce moment là nous perdrons sa trace. Je suis toujours avec Tourgis, Renard, les adjudants François et Bazin.

La constitution des groupes de ravitaillement qui s'effectue par unités ou groupes d'unités, nous a rattachés aux troupes de forteresse. C'est à cette occasion que je prends contact avec deux chics camarades, Carlier et Contin, qui deviendront par la suite deux fidèles compagnons de camp, de stube, de popote, de misère quoi ! C'est leur départ, le 6, qui nous incite à les imiter pour ne pas nous séparer. D'ailleurs à quelques jours près, nous sommes tous appelés à quitter Enghein, à l'exception des adjudants qui ont peu de chance d'être admis dans un camp d'officiers.

Le 6 au matin nous figurons dans un groupe de départ de 200, 50 d'entre nous choisis par rang d'âge ou de grade ont droit à une place dans un autocar et je suis du nombre. L'autocar est bien suspendu, les coussins confortables, le temps est splendide, pour un peu et l'imagination aidant, on pourrait se croire en route pour une belle excursion en pays Wallon, où allons nous ? Personne ne semble le savoir d'une façon très précise, pas plus le conducteur qui suit les indications du sous-officier allemand, que ce dernier qui retourne sa carte en tous sens et qui paraît absolument désorienté. Au bout de deux heures nous avons roulé dans toutes les directions et passé trois fois de suite aux mêmes carrefours. Nous avons traversé, notamment Soignies et puis Mons, à un moment donné nous nous sommes même engagés sur la route de Valenciennes. Comme nous n'en sommes pas à une heure ou à un crochet près et que nous commençons à avoir faim nous demandons à notre gardien de nous arrêter dans un patelin où il y ait quelques boutiques. Il accepte sans se faire prier. Un quart d'heure après notre autocar stoppe dans un gros bourg bien achalandé où nous trouvons du pain, de la charcuterie et même du vin. La nourriture de la journée est assurée et ce n'est pas peu de chose. Notre conducteur en profite pour se faire expliquer son itinéraire et lorsque nous repartons c'est pour filer tout droit, cette fois, vers Wavre. Arrivés à destination la voiture nous dépose le long de la façade d'un grand bâtiment de l'importance de celui que nous venons de quitter. C'est le séminaire de Basse Wavre à la belle et élégante façade de briques rouges dont tous les petits carreaux sont passés au bleu d'outremer.

Wavre 8-10 Juin

Notre nouveau gîte d'étape est assez plaisant. Ce n'est, en effet, selon toute vraisemblance, qu'une nouvelle étape vers le camp définitif. Devant la grande façade du séminaire une vaste pelouse hâtivement ceinturée de barbelés. De nombreux camarades nous ont déjà précédés et occupent la totalité du bâtiment depuis le rez-de-chaussée jusque y compris le grenier. Ici plus d'interminables dortoirs mais de petites cellules, de petites salles d'étude. Il y a longtemps

que la literie a été réquisitionnée par les premiers venus et nous devons nous contenter d'une petite pièce au 2ème étage dont le mobilier se borne à une bibliothèque, une table, quelques chaises. Nous coucherons par terre, sur nos couvertures, à sept ou huit et nous n'en dormirons pas plus mal. Sur la pelouse, parallèlement à la façade, quelques cuisines de campagne ont été dressées, spectacle qui nous apporte un certain réconfort. Effectivement, deux fois par jour, des cuisiniers français improvisés nous prépareront une soupe consistante à laquelle la faim contribuera à donner une saveur toute particulière.

L'approvisionnement est encore à la charge de la Croix Rouge belge et des notables de la ville.

La surveillance est encore moins rigoureuse qu'à Enghein. Aux deux issues, celle par laquelle nous sommes arrivés et une autre qui débouche sur un sentier vers la campagne quelques sentinelles débonnaires assises sur des chaises, le fusil mitrailleur posé sur une table à portée de la main.

Une infirmerie a été aménagée au rez-de-chaussée et le service en est assuré par des sœurs et des infirmières de la Croix-Rouge belge qui viennent se relayer à tour de rôle. Chaque fois qu'elles arrivent au Séminaire elles sont assaillies par les prisonniers en quête de nouvelles ou désireux de leur confier des lettres et des commissions. Elles sont d'ailleurs d'une bonne volonté, d'une complaisance et d'un dévouement admirables. L'une d'elle, en particulier, une petite blonde, à l'air maladif et timide, les traits tirés par la fatigue, fait vingt fois par jour, peut-être la navette avec sa bicyclette, le produit de ses courses entassé sur le porte bagage de son guidon. Lorsqu'elle a pu se le procurer elle nous fait passer discrètement le communiqué français qu'elle accompagne de quelques paroles d'encouragement et de réconfort.

Nous allons passer dans ce décor trois journées aussi monotones et désœuvrées qu'à Enghein. Dans la bibliothèque de notre chambre il n'y a guère que des ouvrages religieux : exégèse en théologie. En fouillant plus à fond je découvre avec joie une Bible Crampon que je mets de côté pour remplacer celle que j'ai laissée dans ma musette. Au hasard je mets la main sur un ouvrage intitulé « L'irréprochable providence » et je vais m'étendre à l'ombre sur la pelouse grillée par le soleil. C'est une autre main que la mienne qui a dû me guider vers ce livre, tant il répond parfaitement à mes préoccupations de l'heure présente. C'est l'exhaussement sous la forme la plus inattendue de mes prières. Il prendra place dans ma musette, compagnon fidèle, à côté de ma bible.

La chaleur est toujours accablante. Un petit ruisseau légèrement encaissé, coule tout le long de la clôture de la propriété. Un certain nombre de camarades ont jeté des planches d'un bord à l'autre et les pieds dans l'eau font la lessive. Je m'empresse d'en faire autant. Tout y passe et ce pendant que mon linge sèche sur les buissons voisins je me rince et me savonne à tour de bras. Le spectacle de tous ces corps nus à la peau claire mais où tranchent des têtes et des cous patines par le soleil qui s'ébrouent dans l'eau ou s'allongent, détendus, sur l'herbe des talus ne manque pas de pittoresque. Certaines nudités impudiques sont même allées s'étendre, au pied de la statue de la Vierge, au centre de la pelouse sous le grand soleil.

Le lendemain de notre arrivée je suis vautre dans l'herbe, près de l'entrée, à quelques pas de la sentinelle de garde. Une jeune femme élégante, distinguée, souliers de plage et robe claire

à grands ramages débouche devant nous, saute de bicyclette et s'avance vers notre gardien et lui demande l'autorisation de s'entretenir avec son cousin, officier français prisonnier, elle nomme le Capitaine de R....., ici un des grands noms de l'armorial français. Notre gardien subjugué accepte et le nom de cet heureux mortel passe de bouche en bouche. Au bout de quelques minutes apparaît un grand diable roux, impossible, qui s'incline cérémonieusement pour un baise main très vieille France. Il a enfilé hâtivement sa vareuse à même la peau, ses jambes poilues émergent d'un caleçon court mais il a conservé son monocle. Le reste sèche au soleil je suppose. Nous nous écartons par discrétion. Heureux prisonnier !

Le 9, ordre de départ. Le séminaire doit être vidé de son contenu le lendemain matin. Les allemands nous annoncent une longue étape à pied. Pas de voitures. Seuls ceux qui seront reconnus incapables, par un major allemand, de faire l'étape, resteront ici.

Gembloux 10 juin

A 9 heures la colonne qui comprend quelques centaines d'officiers est formée dans le petit chemin de terre qui longe le jardin du Séminaire. L'encadrement, une douzaine de soldats sous la conduite d'un feldwebel est à pied d'œuvre. Chacun d'eux est muni d'une bicyclette, ce qui n'est pas bon signe. Notre feldwebel attend-il des ordres complémentaires ou, tout bonnement, comme dans l'armée française, le contrordre ? Toujours est-il que deux heures après nous sommes encore en place, assis mélancoliquement dans la poussière. Et pendant ce temps, le soleil monte et commence à se faire brutal. La colonne s'ébranle enfin et nous gagnons rapidement une grande route, du type de grandes routes nationales, et qui s'étend devant nous à perte de vue, désespérément droite, écœurante au possible.

A la première pause, après une heure et demie de marche, nous sommes déjà claqués, fourbus. La chaleur devient intolérable. Jamais le chargement ne nous avait paru plus lourd et les jambes molles. Nous nous précipitons sur les seaux d'eau que les habitants ont déposé à leur porte à l'arrivée de notre convoi. Certains veinards parviennent à attraper quelques tranches de pain. Nous repartons. La chaleur devient intolérable, le soleil, maintenant, tombe d'aplomb sur nos casques. Malgré les objurgations des sentinelles la marche ralentit, la colonne se traîne sur le macadam de la route que l'on sent mou sous la semelle. Déjà quelques officiers, à bout de forces, ont dû abandonner et sont restés sur le talus de la route sous la garde d'un allemand. Je me demande si je vais avoir la force de tenir jusqu'au bout de la pause. C'est à peine si j'arrive à mettre un pied devant l'autre, j'ai le souffle coupé. Comme les camarades qui m'entourent je marche comme un automate, la tête baissée, haletant. Je n'ai même plus la force de m'arrêter devant les seaux d'eau que les habitants posent au seuil des portes, à notre intention. J'ai le sentiment que si je ralentis seulement le rythme je n'aurais plus la force de repartir. Je suis devenu à ce point inconscient que la colonne s'arrête sans que je réalise parfaitement ce qui se passe. Un de nos camarades frappés d'insolation est allongé à l'ombre d'une maison ; deux médecins penchés sur lui l'ont déshabillé et s'efforcent de le rappeler à lui. Je me suis adossé à un mur, assis je n'aurais pas pu me relever, couché je me serais endormi.

A nouveau il nous faut repartir. Dès les premiers pas j'ai le sentiment que mes jambes n'obéissent plus. Mes yeux par instants s'obscurcissent. Instinctivement je me rapproche du terre plein gazonné de la route et soudain je m'écroule, évanoui. Ce n'est pas autre chose que de la faiblesse. Lorsque je reviens à moi une des sentinelles est penchée sur moi et me glisse entre les dents une pastille de menthe. Elle me demande alors si je suis en état de faire encore 200 mètres jusqu'à un carrefour où je pourrai monter dans un camion. Elle m'aide à me relever, charge sur sa bicyclette ma couverture et mes musettes et, tout doucement, nous atteignons le point fixé. Un quart d'heure après je suis juché en compagnie de quelques autres éclopés sur un camion de ravitaillement plein de fûts d'essence.

Nous filons alors rondement, nous dépassons la colonne que j'ai dû abandonner et nous ne tardons pas à atteindre Gembloux. C'est là que nos troupes et, notamment, la Division Marocaine avec laquelle nous sommes montés en Belgique a reçu le choc des troupes blindées allemandes. A Gembloux même et dans les alentours il y a eu de furieux combats. Certains quartiers de la petite ville que nous traversons ne sont qu'un amoncellement de ruines.

Deux heures après nous sommes tous rassemblés dans les écuries d'un haras, allongés côte à côte, sur une bonne épaisseur de paille. Nous avons tous des traits décomposés par la fatigue et la chaleur. La plupart se sont mis le torse nu et tordent leurs chemises, se sèchent, se frictionnent les uns les autres. Dès notre arrivée nous avons été ravitaillés : un quart de boule chacun et un morceau de concombre !

A huit heures, après avoir soufflé un peu, nouveau rassemblement. Nous repartons, en direction, cette fois, de la gare. Nous allons embarquer dans un train de marchandises à raison de 40 à 45 par wagon. L'installation est laborieuse. Pour ma part je suis assis dans un coin du « 40 hommes - 8 chevaux » à côté du Commandant Vautrin. nous nous sommes mis d'accord, pour lutter contre la crampe et les courbatures, d'allonger nos jambes à tour de rôle, l'espace dont nous disposons ne nous permettant pas de le faire simultanément.

Voyage interminable, coupé d'arrêts prolongés en pleine campagne et qui ne prend fin que le lendemain matin à 8 heures.

Hasselt 11-14 Juin

Lorsque nous nous extirpons de notre wagon à bestiaux, moulus, fripés, courbaturés nous sommes sur le quai de la gare d'Hasselt et nous sommes toujours en Belgique.

Rassemblement prolongé devant la façade de la gare. Nous commençons à connaître la musique ; sans plus attendre nous jetons sacs et musettes à terre et nous nous installons sur le trottoir. Les bars et les cafés commencent à lever leurs rideaux de fer et à dresser leurs terrasses. Aussitôt c'est un rush général, devant nos gardiens impuissants, pour nous faire servir de la bière et des sandwiches. Je parviens à attraper au vol un demi et quelques tartines beurrées et lorsqu'au bout de deux heures au moins de stationnement nous nous mettons en route, la vie nous apparaît déjà plus souriante. Après un quart d'heure de marche dans les faubourgs d'Hasselt nous débouchons sur une grande place dans le fond de laquelle se dresse un bâtiment

à l'aspect rébarbatif, qui commence à nous être familier. C'est une caserne de cavalerie.

Là encore nous retrouvons l'habituel rassemblement des prisonniers qui nous y ont précédés. Depuis le départ de Lille nous commençons à nous connaître un peu mieux, bien des figures nous sont maintenant familières, des groupes se sont constitués par affinités et sympathies et maintenant, lorsque nous arrivons quelque part, notre souci primordial est de ne pas être séparé des camarades du groupe, dès notre arrivée dans notre nouveau gîte nous parvenons à nous assurer une petite salle au rez-de-chaussée où il y a encore de la paille. Quant aux camarades qui nous y ont précédés leur premier soin est de nous signaler une salle de douches, installée à l'intérieur de la caserne, et qui fonctionne parfaitement. J'y bondis aussitôt pour m'assurer une place. Le soir, une soupe au riz nous est servie dans un réfectoire. Et, pour compléter le tout, une bonne nuit, reposante sans histoire, sur la paille moelleuse. Le lendemain matin nous sommes relativement reposés, le moral est meilleur.

A dix heures, ordre de départ qui survient à l'improviste. La caserne doit être vidée de tous ses occupants. Une fois de plus nous chargeons notre barda, refermons la colonne, entourés des mêmes compagnons de route et nous quittons la caserne. Il fait beau, la pluie qui est tombée la nuit précédente a rafraîchi la température ; nous sommes de taille, semble-t-il à faire une longue étape sans flancher.

Nous traversons les faubourgs de Hasselt et, aussitôt après par une passerelle de fortune lancée par les pionniers allemands, le fameux canal Albert. A quelques dizaines de mètres de là le pont normal que les Belges ont fait sauter et dont le tablier en fer, coupé en deux, est resté accroché aux puissants cubes de pierres. Quelle admirable défense antichar que ce large plan d'eau rectiligne à perte de vue. Comment imaginer que les troupes qui assuraient la défense de cette pièce maîtresse n'aient tenu que quelques heures !

Nous obliquons sur la droite et nous longeons ledit canal. Quelques maisons, de-ci delà ont été touchées par des bombes d'avions, quelques toits sont éventrés, les alentours sont encore jonchés de tuiles, toutes les fenêtres sont béantes. La route que nous suivons longe, toute droite, le canal. Elle est bordée de part et d'autre d'arbres magnifiques : platanes, érables, sycomores. Les défenses avancées du canal entre celui-ci et la route sont intactes ; elles étaient, cependant, extrêmement puissantes et judicieusement aménagées. Les blocks en béton ne portent aucune trace de bombardement, pas la moindre égratignure, les réseaux de barbelés, comme la barrière antichars constituée par une armature d'énormes poutrelles et qui s'étend sur des kilomètres sans la moindre solution de continuité, sont absolument intacts. C'est dire si ce spectacle nous laisse rêveurs. Quel a donc pu être le rôle de l'armée belge sur ce point de la ligne ?

La marche se poursuit allègrement. Il semble que toutes traces des rudes fatigues des jours précédents aient disparu. On a placé en tête quelques types pleins d'entrain, qui marchent d'un pas régulier et bien rythmé. Pour la première fois quelques chansons de marche jaillissent spontanément, reprises en chœur par toute la colonne. Les sentinelles qui marchent sur notre flanc nous considèrent, légèrement étonnés. Devant moi la haute silhouette du père Dortais, en soutane et calot et qui entonne avec les camarades.

Au fur et à mesure que nous avançons, nous voyons le paysage changer insensiblement. Le pays est maintenant parfaitement plat, verdoyant, marécageux par places. Nous sommes

dans la province du Limbourg et le voisinage de la Hollande est déjà sensible, sensible dans le décor, l'architecture, sensible dans le parler des habitants. Au loin, seul accident de terrain sur cet horizon plat nous apercevons un crassier - réminiscence des paysages du nord du Borinage - nous devons donc approcher du petit bassin houiller du Limbourg qui s'amorce ici, et se prolonge en territoire hollandais.

Au bout d'une dizaine de kilomètres une auto nous dépasse et stoppe devant nous. Un officier allemand en descend pour donner l'ordre au sous-officier qui nous conduit de faire demi-tour. Aucune explication. Nous faisons la pause pendant dix minutes et repartons en direction de Hasselt. A mi-chemin un autocar nous rejoint et charge une partie de nos bagages. A quatre heures nous avons réintégré la caserne.

La garde y est plus importante et plus sévère que dans nos précédents casernements. Quelques délégués de la Croix-Rouge arrivent cependant à fléchir la consigne et à franchir le corps de garde. Certains acceptent les lettres que nous leur offrons et nous promettent de les acheminer vers leurs destinataires, dans toute la mesure du possible. Ici, il ne faut pas compter pouvoir sortir en ville pour se procurer quelques vivres. Nous avons chaque jour une soupe épaisse, une portion de boule et un morceau de saucisse ou de margarine, voire même de vrai beurre, mais c'est encore une bien maigre ration à côté de ce qu'exigent nos appétits exaspérés. Mais il y a toujours moyen de se tirer d'affaire. Des femmes et des enfants rôdent sans arrêt autour de la caserne aux fenêtres grillagées pour saisir une occasion de vendre quelques vivres, pain, chocolat, fruits. Dès que les sentinelles sont hors de vue les fenêtres s'entrouvrent et le ravitaillement s'effectue discrètement. Tournis que la faim travaille plus qu'aucun d'entre nous reste en position d'attente, des heures entières, derrière le portail de la caserne du côté des écuries, à l'opposé du poste de garde. Grâce à lui notre groupe parvient à corser un tant soit peu notre menu de prisonnier.

Les soirées dans notre petite chambrée lorsque nous sommes tous rassemblés et vautrés sur la paille ne manquent pas de gaîté. Nous avons recueilli un jeune dentiste du Nord, venu on ne sait d'où. Il a fait avec nous la dernière étape, vêtu d'un képi, d'un imperméable et de sandales de plage. Il est gros et gras, il a les cheveux blonds tout frisottants et le surnom de Silène, lancé par l'un d'entre nous, lui est resté. Il a la faconde de ce qu'on appelle les méridionaux du Nord. Il n'arrête pas, son répertoire est intarissable, il est étourdissant. Son plus grand succès, avant que la chambrée ne plonge dans le sommeil, c'est l'imitation des grands speakers de T.S.F. Lorsqu'il en arrive à Radio Toulouse c'est le fou rire, mais lorsqu'il achève sur Radio Stuttgart c'est l'étranglement.

Le 13, désœuvrement total. Nous restons sous pression dans l'attente d'un départ définitif, cette fois, mais qui n'intervient pas et c'est heureux car il pleut sans arrêt.

Le 14, au matin, rassemblement. La colonne se reconstitue sur la grande place face à la caserne. Le temps est beau et moins chaud, la pluie a cessé. Nous stationnons un bon moment au bord du trottoir. Il est 9 heures. C'est l'heure où la circulation commence à devenir active et

où les ménagères rentrent du marché. Beaucoup de civils s'approchent de nous, prudemment d'abord et de plus en plus librement. Nous sollicitons des nouvelles des encouragements. La sympathie se lit sur presque tous les visages. Les hommes nous distribuent des cigarettes et du tabac sur lesquels certains d'entre nous se jettent avec plus d'avidité encore que sur le pain. Une brave femme devant moi sort de son filet les fruits qu'elle vient d'acheter et nous les partage. Que les deux ou trois fraises que j'ai mangées ce matin m'ont semblé bonnes ! Une brave vieille nous entretient de son fils, mobilisé dans l'armée belge et dont elle vient d'apprendre la mort.

Les gardiens qui doivent nous encadrer sont maintenant en place. Nous nous mettons en route. Même itinéraire que l'avant-veille jusqu'au canal Albert. Nous passons à nouveau sur le pont provisoire mais au lieu de tourner à droite nous filons droit devant nous. La route que nous suivons est, comme la précédente confortable, bien ombragée, accueillante. De-ci delà des villas riantes, propres, confortables aux façades sobres et de bon goût, comme on en trouve peu dans notre banlieue parisienne. C'est le règne de la brique, mais de la belle brique dont les hollandais, tout proches savent user avec un art raffiné. Sur les toits de magnifiques tuiles vernissées bleu foncé ou vert bronze.

Nous avançons entre deux files de champs de seigle à peine jaunissant, parsemés de bleuets. Il y a des harmonies de bleus et de verts qui sont une joie pour l'œil. Par instant le ciel se couvre et le vent s'élève, un vent qui semble chargé de tous les parfums du large. Ce que la vie serait belle, sur cette route inconnue, le chapeau d'éclaireur sur le crâne, le bâton à la main et trente années de moins sur les épaules. Hélas, toute la gaîté qui se dégage de nous tous est bien artificielle, elle est un peu forcée ; nous sommes tous tenaillés par l'inquiétude où nous sommes, de tant d'êtres chers et quant à cette route accueillante elle nous mène tout droit, sans hésitation possible, vers la captivité.

Les habitants, au passage, sortent de leurs maisons et nous distribuent largement leur pain, déjà rationné depuis quelques jours, de l'eau, des œufs. Beaucoup d'entre eux, déjà, ne parlent plus le français. Seuls quelques flamands nous regardent d'un air narquois. Une institutrice a retenu ses gosses qui sortent de l'école pour nous regarder défilier ; ils ouvrent de grands yeux, se parlent à l'oreille ou désignent du doigt l'un d'entre nous.

A midi arrêt le long de prairies légèrement en contrebas de la route et où l'herbe fraîchement fauchée, est encore rassemblée en petites meules. A cet instant même un camion nous rejoint. Il est chargé de marmites norvégiennes pleines d'une ratatouille aux pommes de terre bien chaude. La distribution effectuée nous nous installons dans la prairie, la gamelle entre les jambes pour savourer ce repas inattendu ; nous ne sommes guère habitués à de telles attentions.

La marche reprend, il nous reste encore une quinzaine de km, à faire, paraît-il, nous en avons laissé une vingtaine derrière nous. Le pays que nous traversons est toujours plat, mais verdoyant et varié. Beaucoup moins de champs de seigle, mais des prairies qui alternent avec des bois, quelques fermes, des villages plaisants, d'une netteté nordique, quelques villas très modernes de lignes, une église entièrement construite en briques, d'une sobriété et d'une pureté de lignes absolument admirables. Un peu plus loin nous longeons les crassiers et la mine que nous avons entrevus de loin, deux jours auparavant.

Nous commençons à sentir le poids des kilomètres dans les jambes, mais l'entrain ne faiblit pas et il y a fort peu de traînards. Nous approchons du but qui est le grand camp de Beverlo, quelque chose comme notre camp de Châlons ou de Mailly. Au carrefour que nous venons d'atteindre un petit café est ouvert. Quelques camarades, aux premiers rangs de la colonne s'y sont glissés et nous invitent bruyamment à les imiter. La brave patronne a déclaré qu'elle servirait tout le monde, seuls paieront ceux d'entre nous qui possèdent encore de la monnaie belge. En un clin d'œil le café est plein à craquer, tout autour c'est la ruée pour attraper les verres que l'on se passe de main en main. Nos sentinelles ont dû s'arrêter et contemplent ce spectacle d'un œil placide. Quelques camarades, pour faciliter la distribution se sont partagés les rôles, l'un est installé à la tireuse, d'autres lavent les verres et font la navette, un dernier ramasse la monnaie. Je ne sais ce qui fait le plus de bien, ou du demi bien frais que nous savourons, ou de la générosité spontanée et touchante de cette brave flamande.

Encore une heure et demi de marche et nous arrivons au village du territoire duquel dépend le camp de Beverlo. Là encore les habitants se pressent sur notre passage et beaucoup sont venus les mains pleines : tartines de pain, œufs, tabac. Une jeune fille toute émue, toute rougissante, quitte sa mère pour venir jusqu'à nous et me glisse dans les mains quelques tablettes de chocolat, puis se sauve bien vite sans attendre le moindre remerciement.

Beverlo 14-24 Juin

Le camp de Beverlo, à première vue ne se différencie guère d'un camp de manœuvres français. Même alignement de petits bâtiments sans étages, d'écuries, de hangars entourant des boqueteaux et des landes. Toutefois l'accueil qui nous y est fait est tout à fait dénué d'aménité. Nous devons défiler devant deux haies d'Allemands le fusil à la main et plusieurs sous-officiers, le pistolet au poing nous mènent tout droit devant une rangée d'écuries où, en un clin d'œil nous sommes répartis et cadenassés. Au bout d'une demi-heure la porte s'entrebâille et nous sortons un par un pour défiler avec nos bagages devant un officier installé en plein air, devant une table. Tout ce que nous possédons doit être étalé devant lui, tout jusqu'au contenu de nos poches et de notre portefeuille. Quand cette visite minutieuse est terminée je suis allégé de mon casque, de mon masque, de mon ceinturon baudrier, de ma boussole, de tout le papier à lettre et papier blanc que contenait encore mon porte-cartes. J'ai pu sauver les lettres personnelles et les photos qui avaient échappé au désastre. De tout cela, ce que je regrette le plus c'est mon ceinturon : il me facilitait le port de mes bagages et... il avait fait toute l'autre guerre, c'était un vieux compagnon de misère, un glorieux compagnon.

Après cela nous sommes répartis par 8 ou 12 dans de petites chambrées qui servaient au logement des sous-officiers belges. Nous y sommes à notre aise : lits en fer, paillasses, tables et bancs. C'est presque le confort. Nous n'occupons qu'une toute petite enclave entourée de barrières en barbelés dans ce camp qui s'étend sur 25 ou 35 kilomètres en tous sens. Nous occupons toute une rangée de petits bâtiments parallèles. Il y a aussi des prisonniers de troupe qui, eux, sont entassés sur la paille, dans de vastes écuries. Le soir tombé nos gardiens viennent fermer les portes de nos chambres et toute la nuit nous entendons les grosses bottes de la sentinelle qui martèlent le ciment devant nos portes.

Il y a dans le camp tout le matériel nécessaire pour faire la cuisine. Ce sont des cuisiniers français qui en sont chargés et qui s'en tirent fort bien. Cette fois, à défaut de la quantité la qualité y est. Deux fois par jour nous faisons la queue un par un, la gamelle à la main pour toucher un rata avec un soupçon de viande, un morceau de boule, un morceau de graisse ou de margarine.

Le lendemain nous assistons au départ des soldats belges qui avaient été capturés dans le camp au moment de l'avance allemande et qui, nous le supposons, vont être libérés. Aussitôt, nous nous ruons dans leurs chambrées pour récupérer ce qui y traîne encore, linge, vivres, bouquins ; nous en sommes immédiatement chassés par un sous-officier écumant qui, pour nous impressionner, tire en l'air quelques coups de revolver. Nous sortons en toute hâte par une porte, mais pour rentrer aussitôt par une autre et nos gardiens en verront bien d'autres !

Rapidement la vie s'organise. Les chambres ont été soigneusement nettoyées, aménagées ; c'est presque le confort. Nos farouches gardiens eux-mêmes s'appriivoisent, la discipline se relâche peu à peu. L'officier allemand qui commande la petite garnison vient nous faire de temps à autre de petits laïus. C'est lui qui vient nous annoncer, la figure épanouie, la prise de Paris ce que nous nous refusons à admettre. La propagande déploie ses efforts ; les alsaciens sont mis à part, pour bénéficier d'un régime de faveur, les juifs sont recensés.

Notre emploi du temps tient en peu de mots. Nuits prolongées béatement jusqu'à une heure avancée de la matinée, sieste sur le maigre gazon qui borde nos baraques - il faut doser ses forces à la mesure des aliments que nous absorbons - bridge en plein air, lecture, flânerie le long des barbelés.

Cette vie de farniente nous semble bonne. Le décor est plaisant, infiniment plus que ceux que nous avons connus jusqu'à ce jour, il fait un temps splendide, nous nous sommes familiarisés avec nos compagnons de misère et le moral est meilleur. D'ailleurs nous vivons tous dans l'illusion que la guerre est finie pour nous, que la paix va être signée, que notre retour en France est proche. Les Allemands que nous côtoyons en sont aussi persuadés que nous. L'officier chargé de la propagande nous réunit un jour pour nous annoncer solennellement que dans 18 jours - 18 jours très exactement - les troupes du Reich auront débarqué en Angleterre. Nous entretenons en tous cas l'espoir que cette étape est pour nous la dernière et que nous ne quitterons pas la Belgique.

C'est ainsi que s'écoulent, sans bruit, sans incidents la période du 14 au 24. Nous ne sommes cependant pas au terme de nos tribulations. Le 13 au soir nous sommes avisés d'avoir à nous tenir prêts à partir le lendemain matin, pour une très courte étape, quelques kilomètres, pas plus.

Beverlo - Dortmund 24-25 Juin

Une fois de plus nous avons rassemblé notre barda. La colonne, le 24 au matin est prête au départ. Nos gardiens, si rébarbatifs dix jours plus tôt, nous regardent partir souriants. Leur officier pousse l'amabilité jusqu'à nous souhaiter un prompt et heureux retour dans nos

foyers. Et, le plus drôle, c'est qu'il était sincère j'en suis convaincu.

Quelle est notre destination ? Nous l'ignorons tous et les Allemands aussi à voir leurs hésitations sur la route à prendre. Pour commencer nous longeons les limites du camp, puis nous coupons à travers le champ de tir d'artillerie d'où émergent les butes silhouettes et les guérites de ciment des guetteurs. Un officier en auto rattrape la colonne et donne au sous-officier qui nous précède des ordres. Il s'ensuit un changement de direction. Nous avons nettement l'impression de tourner autour du camp comme si nous allions, une fois de plus, revenir à notre point de départ. Il est cependant question d'un embarquement en chemin de fer. Nous traversons successivement quelques villages et l'accueil y est toujours aussi chaleureux. A remarquer que les hommes sont beaucoup plus réservés que les femmes, ceux-ci obéissent passivement aux ordres des sentinelles, les femmes au contraire font la sourde oreille, se glissent dans les rangs, esquivent les bourrades et les coups de crosse pour nous glisser des vivres ou du tabac. Certaines, qui n'ont pas eu le temps de donner tout ce qu'elles avaient, rejoignent la colonne en bicyclette pour achever leur distribution.

D'heure en heure les kilomètres s'allongent et nous en avons bien fait une vingtaine lorsque, au début de l'après-midi, nous venons échouer à la gare d'Ellesteren, une toute petite gare en pleine campagne où nous attend un train mixte attelé d'une locomotive en cuivre jaune, d'un modèle antique que l'on croirait échappé du Musée des Arts et Métiers. Nous essayons de circonvvenir le mécanicien, un hollandais, mais lui-même ignore notre destination.

Vers 16 h notre train démarre et nous roulons plein est. Il n'y a plus d'illusion à se faire, dans quelques heures nous serons en terre allemande. Très rapidement nous pénétrons en Hollande, nous allons écorner la province du Luxembourg hollandais. Le paysage défile devant nous. Grosse impression de richesse et de confort, maisons d'une netteté, d'une propreté surprenante. La plus modeste d'entre elles, semble déceler un standard de vie dont nous n'avons aucune idée chez nous.

A 18 heures nous approchons d'une ville et nous longeons une usine impressionnante, une sorte d'immense verrière que surmonte un nom universellement connu et propagé par la publicité « Philipps ». Nous sommes à Verlo. Le train ralentit le long d'un quai où les uniformes des policiers hollandais alternent avec ceux des officiers allemands. Un groupe de jeunes allemands en civil, porteurs d'un brassard à croix gammée, nous toisent avec une arrogance que nous n'avons jamais connue chez les vrais combattants. Les infirmières de la Croix-Rouge hollandaise s'affairent autour de nos compartiments et nous promettent que, dans un 1/4 d'heure, nous aurons une soupe chaude. Effectivement, à l'heure dite elles passent de compartiment en compartiment pour nous servir une soupe appétissante où nagent du céleri et des rondelles de carotte, mais qui dégage aussi, hélas, un goût de trop peu. Nous aimerions remercier ces charmantes infirmières mais aucune ne parle français sauf une que nous entourons aussitôt. Elle a vécu longtemps en France. Nous parlons avec émotion des heures qu'elle a vécues à Paris et à Nice, nous encourage, nous réconforte.

Le train repart, la nuit tombée. Nous approchons de la frontière allemande. Déjà nous traversons une région, de tourbières où se trouvaient les lignes de défenses ; fossés antichars, blockhaus et que les Allemands ont dû traverser sans coup férir. Bercés par le roulement du train nous finissons par nous endormir, dans la nuit un bruit assourdissant et métallique

nous tire de notre torpeur. Nous mettons le nez à la fenêtre. Nous traversons un fleuve et à sa largeur nous en concluons que ce ne peut être que le Rhin.

A quatre heures du matin le train ralentit. Tout autour de nous des trains de marchandises, à perte de vue des voies, des aiguillages. Le train stoppe. Nous sommes dans une gare de triage dont l'importance dénote la proximité d'une grande ville. Le jour se lève, un jour blafard qui perce à travers des nuées d'orage. Nous commençons à percevoir la silhouette de maisons de rapport, sur les pignons de quelques-unes d'entre elles de grands panneaux de publicité. Nous sommes maintenant renseignés. C'est à Dortmund que nous sommes venus échouer, Dortmund la grosse cité industrielle et minière de la Ruhr, le gros bastion de la résistance, au temps de notre occupation en 1919.

Dortmund 25-28 Juin

Un service d'ordre impressionnant nous guette à la descente du train. Immédiatement en route. Nous quittons la gare. La ville est encore endormie, les premiers trams commencent à circuler. Nous traversons un quartier cossu. Belles avenues macadamisées, bordées de beaux arbres, habitations particulières de grande allure construites dans le plus pur style allemand. Nous gagnons des faubourgs pour aboutir devant un parc d'où émerge une grande rotonde vitrée, c'est un vélodrome qui nous semble déjà plein à craquer de prisonniers. Nous contournons le vélodrome et nous avons alors la vision de ce qu'est un véritable camp de prisonniers avec des enclos de barbelés ses tours de surveillance, ses baraques, le tout strictement compartimenté, surveillé. Nous sommes dirigés sur un enclos vide de façon sans doute à ce que nous ne puissions communiquer avec les autres camarades qui nous ont précédés ici, et que nous voyons déambuler lamentablement dans les enclos voisins. Nous sommes répartis aussitôt dans de grandes tentes qui peuvent abriter une bonne cinquantaine d'hommes. Entre-temps l'orage s'est déchaîné et la pluie tombe à pleins seaux. Après quelques heures d'attente il nous faut à nouveau défiler pour la fouille, une fouille aussi stricte, aussi sévère que celle de Beverlo. Cette fois je suis soulagé d'un sifflet, de ma lampe électrique. D'autres camarades au hasard des censeurs auxquels ils ont eu affaire ont dû abandonner qui son couteau, qui son briquet, qui son stylo.

Nous allons passer dans ce camp, qui n'est qu'un camp de triage, quatre journées infiniment pénibles. Aucune vexation ne nous est épargnée par nos gardiens. Quelle différence avec l'attitude des vrais combattants, de ceux qui ont couru les mêmes dangers que nous. C'est humain et j'imagine que n'importe quel prisonnier allemand a dû faire, en France, les mêmes constatations. Nous ne sommes exempts d'aucune corvée qu'il nous faut exécuter sous la surveillance d'un sous-officier armé. Impossibilité d'échanger le moindre mot au travers des barbelés avec les camarades du block voisin, sans être menacé d'un coup de fusil. Nous couchons à 40 dans une pièce absolument nue, sur un plancher recouvert d'une impalpable poussière de charbon. De l'autre côté du grillage les officiers couchent sous la tente et dans celle qui abrite les officiers supérieurs l'autorité du camp a fait alterner, pour le couchage, un officier et un sénégalais.

Deux fois par jour, à heure fixe c'est le défilé, en colonne par un, la gamelle à la main pour toucher une portion de boule et un morceau de graisse ou une soupe, le tout servi par des

cuisiniers polonais hirsutes et d'une saleté repoussante. La soupe, quatre jours durant, sera identique à elle-même, elle ne comporte que des pommes de terre non épluchées et non lavées et de laquelle il se dégage une odeur nauséabonde qui, à elle seule, nous soulève le cœur. Les plus affamés ferment les yeux, en mastiquent consciencieusement quelques cuillerées et courent bien vite la cracher à grands coups de haut-le-cœur.

Une impression atroce est aussi celle qui se dégage de ce camp à la lisière de la ville. Au loin nous apercevons la silhouette des maisons, des usines, la flèche d'un clocher. A travers une éclaircie dans les arbres, un tram passe avec son chargement de civils, des cyclistes vont et viennent. Plus près encore c'est une rue ombragée bordée de paisibles villas, un homme en sort qui part pour son travail, une ménagère rentre avec son filet à provisions, un couple passe, tendrement enlacé, des enfants se poursuivent à grands cris. C'est ce décor qu'il faut pour réaliser pleinement sa condition de prisonnier.

Le lendemain de notre arrivée, les cloches sonnent à toute volée. Nous saurons plus tard quelle date historique elles célèbrent.

Dans le camp nous voisinons avec des officiers belges, hollandais, des aviateurs anglais. Chaque jour un convoi se forme pour embarquer. C'est à qui en fera partie tant notre hâte, à tous, est grande de quitter ce triste lieu pour un camp définitif où nous pourrions nous installer, faire connaître notre adresse, recevoir des nouvelles.

Le 28 dans l'après midi notre tour est venu. Nous nous trouvons rassemblés à nouveau sur le même quai qui nous a vu débarquer quelques jours plus tôt. Nous sommes casés à 7 dans un compartiment de 3ème classe, la plupart de nos autres camarades ont retrouvé le classique wagon de marchandises. A cinq heures nous démarrons. A nouveau, le problème se pose. Quelle direction allons-nous prendre ? Pour nous repérer nous allons avoir la position du soleil ou des étoiles, le nom des grandes gares traversées et petit atlas de poche grand comme un mouchoir de poche.

Nous roulons plein est. Nous passons Hanovre, Marienbourg. Le lendemain matin le soleil se lève sur les plaines monotones et déshéritées du Brandebourg. Sans doute allons-nous rejoindre Berlin. Effectivement nous approchons de la capitale. Voici déjà les méandres de la Spree avec ses installations de sport, de bains, ses petits voiliers, et déjà la banlieue avec ses petits jardins ouvriers, propres, bien entretenus où pas la moindre parcelle n'est laissée à l'abandon. Tout près maintenant émergent la masse impressionnante des usines, la silhouette des grands immeubles de rapport. Nous avons l'impression de contourner Berlin par une ligne de ceinture, nous traversons successivement quelques gares connues de la capitale, nous longeons le champ d'aviation de Tempelhof. Le train ralentit pour s'immobiliser enfin sur une voie de garage. Nous allons y rester une bonne partie de l'après-midi.

A nos pieds, sur le ballast, une centaine de jeunes pilotes attendent les wagons qui leurs sont destinés et qui vont être accrochés à notre train. Ils vont à Königsberg, en Prusse Orientale. C'est pour nous, une indication sérieuse, nous ne sommes, pas encore au terme de notre voyage. Tous ces aviateurs sont jeunes, 20 à 21 ans au plus. C'est une belle jeunesse, saine, sure d'elle-même, une élite, sans aucun doute et dans les rangs de laquelle la guerre n'a pas fini de faire de sombres brèches, hélas !

De notre compartiment nous apercevons un carrefour. La circulation y est intense, les trains se succèdent sans arrêt ainsi que les autobus à 2 étages, tous les immeubles sont pavoisés à chaque fenêtre un drapeau à croix gammée, des oriflammes le long des mâts, c'est une forêt de toiles rouges et noires qui claquent au vent. Berlin fête sa victoire et son couronnement, l'armistice avec la France.

Tout près de nous des rames électriques se croisent aussi rapidement que les rames de notre métro, ce sont des trains de banlieue qui rappellent ceux de la gare St Lazare, et qui passent bondés de voyageurs. Là aussi la vie se poursuit, ardente, exubérante et rend plus sensible l'amertume de notre condition.

A la fin de l'après-midi, après de multiples manœuvres dans l'enchevêtrement des voies de garage notre train s'ébranle. La nuit vient. De temps à autre un camarade met le nez à la portière et cherche des yeux la grande Ours ; nous marchons toujours plein est.

6 heures du matin. Le train a stoppé. Les dormeurs s'éveillent un à un et les têtes surgissent à la portière. Nous sommes en gare. Sur un panneau au-dessus de nos têtes je lis « Schneidemühl ». C'est un nom qui ne m'est pas méconnu, je cherche au fond de ma mémoire et finalement je renoue le fil. Nous sommes à la frontière de l'ancien couloir de Dantzig et je suis passé là, dans cette même gare en allant en Lituanie.

Malgré l'heure matinale, il y a déjà de l'animation sur les quais. C'est Dimanche et début de vacances. Des voyageurs endimanchés, des permissionnaires, des campeurs aux jambes nues, des colonies de vacances prennent les trains d'assaut. Deux heures de stationnement. Manœuvres, changement de locomotive. Le train repart. Nous regardons, anxieux, cette fois-ci, nous roulons nord-ouest en direction de la Baltique. Paysage de plus en plus pauvre mais qui n'est pas sans attrait, landes sablonneuses, forêts de pins, de bouleaux, marécages, petits lacs, gares minuscules, rustiques, fleuries. L'air est vif, d'un peu plus, l'imagination aidant nous reconnâtrions la brise marine.

10 h le train ralentit et s'arrête. Nous semblons être en pleine campagne et cependant nous sommes invités à descendre. Notre voyage prend fin. C'est une halte, et derrière un bouquet d'arbres apparaissent des alignements de baraques, des tours de surveillance, des barrières de barbelés. C'est notre camp.

Deux cents mètres à parcourir et notre colonne se présente à l'entrée. Devant nous une grande pelouse entourée de rosiers en fleurs, au fond la façade d'un grand bâtiment en bois, à larges baies, sans étages. Tout alentour la campagne déserte, la lande, le sable, les pins. Quel soulagement de toucher au but. J'ai le sentiment que les plus mauvais jours ont pris fin, que là, nous allons connaître, la détente, l'apaisement. Une vie nouvelle commence.

La barrière blanche et rouge, telle une barrière de passage à niveau s'élève pour nous laisser entrer. Je me retourne pour la voir retomber. Ça y est, l'aventure a pris fin.

Nous sommes le 30 Juin.

Carnets de Campagne du Capitaine Georges Boisseau

du 31 mai 1940 au 30 juin 1940

Les étapes de la captivité

DATE	COMMUNE	PAYS
31 mai 1940	Loos	France
1 ^{er} juin 1940	Lille	France
	Tournai	Belgique
2 juin 1940	Tournai	Belgique
	Ath	Belgique
	Enghein	Belgique
3 juin 1940	Enghein	Belgique
4 juin 1940	Enghein	Belgique
5 juin 1940	Enghein	Belgique
6 juin 1940	Enghein	Belgique
	Soignies	Belgique
	Mons	Belgique
7 juin 1940	Wavre	Belgique
8 juin 1940	Wavre	Belgique
9 juin 1940	Wavre	Belgique
10 juin 1940	Gembloux	Belgique
11 juin 1940	Hasselt	Belgique
12 juin 1940	Hasselt	Belgique
13 juin 1940	Hasselt	Belgique
14 juin 1940	Hasselt	Belgique
	Beverlo	Belgique
15 juin 1940	Beverlo	Belgique
16 juin 1940	Beverlo	Belgique
17 juin 1940	Beverlo	Belgique
18 juin 1940	Beverlo	Belgique
19 juin 1940	Beverlo	Belgique
20 juin 1940	Beverlo	Belgique
21 juin 1940	Beverlo	Belgique
22 juin 1940	Beverlo	Belgique
23 juin 1940	Beverlo	Belgique
24 juin 1940	Beverlo	Belgique
25 juin 1940	Dortmund	Allemagne
26 juin 1940	Dortmund	Allemagne
27 juin 1940	Dortmund	Allemagne
28 juin 1940	Dortmund	Allemagne
	Hanovre	Allemagne
	Mareimbourg	Allemagne
29 juin 1940	Berlin	Allemagne
30 juin 1940	Schneidemühl	Pologne
	Gross Born, Oflag II/D *	

* Région de Poméranie occidentale - District de Szczecinecki - Commune de Born Sulinovo

La Captivité

Du 30 juin 1940 au 13 août 1941

Oflag IIB/IID

LISTE DES OFFICIERS DE L'OFLAG II D
PARIS - SEINE - SEINE & OISE - SEINE & MARNE

ACHER	Lt.	402	Architecte		
René	DCA		51 Bd. Victor (14)		
AGOGUE	S/L.	37	Parfums Caron 10 R. de la Paix	II	1/1
Léon	RIF		10 Av. du Raincy SAINT MAUR (Seine)		
ALEXANDRE	Lt.	15	Directeur Agence de Publicité		10/1
Yves	DIM		160 Bd. Haussmann (8)		
ALLAIRE	Cnc.	348	Champignonnières Modernes, 1 R. Mondétour (1)		0/3
Albert	RI		3 Av. de la Gare SOISSONS (Ais.)		Tel. 926
AMLOT	S/L.	5	Secrétaire Chambre des Députés		8/1
André	RI		2 Bd. Rochechouart (18)		
ANDRE	Lt.	295	Instituteur		4/2
Georges	RI		Ecole CARRIERES sous POISSY (S. & O.)		
ANDRE	S/L.	127	Professeur gymnastique Louis le Grand		15/3
Jean	RI		97 Bd. Lefebvre (15)		
ANSEL	S/L.	407	Blédine Jacquemaire Paris		8/4
Henri	RA		136 Av. de Neuilly, NEUILLY sur SEINE		
ENGLADE	Lt.	50	Insp. d'Assurances		
Pierre	RAD		187 Bd. Bruno (14)		
ANQUETIN	S/L.	11	Etudiant	II	1/2
Raymond	BCA		5 R. de Valois, LE CHESNAY (S. & O.)		
ANSSART	Cnc.	22	Ing. Gaz de Paris		
Maurice	RTA		21 R. Lakanal (15)		
ARDOUIN	Lt.	6	Ing. E.N.P.C. Sté. Glc. Entrep. 56 Fg. St. Honoré		0/2
Gilbert	Gén		22 R. Courteline ISSY les MOULINEAUX		
ARDOUIN-DUMA	Col.	15	Active		
ZET Marcel	RAD		8 Av. Félix Faure (15)		
ARMAND	Lt.	24	Active		25/2
Jean	RTS		228 R. Lecourbe (15)		
ARMAND	Lt.	BM.4	Architecte	II	2/3
René	DI		90 R. de l'Abbé Groult (15)		
ARNAL	Lt.	7	Insp. de l'Enregistrement		
Raoul	RI		124 R. Lamarek (18)		
ARNOULT	Cnc.	130	Inst. Ecole d'appl. de l'E.N. de la Seine		20/4
René	RI		14 R. du Débarcadère (17)		
ARQUEY	Cnc.	7	Négociant Conserve alimentaire		14/1
Jean	RIC		155 R. Damremont (18)		
ARRAMON-TUCOS	Lt.	123	SNCF Exploitation S.O. 1 Pl. Valhubert		3/2
René	RI		8 Bd. Beaumarchais (11)		
ASTIER	Lt.	50	Chef de Serv. Entr. Routière		
Paul	RAD		18 R. Valentin Haüy (15)		
ATOCH	Lt.	17	Rédacteur Min. des Finances		
André	Train		155 Bis. Av. de Neuilly NEUILLY sur SEINE		29/3
AUBE	Cdt.	3	Agent de Change		
Marcel	PMA		72 Av. Henri Martin (16)		
AUBERT	Lt.	35	SNCF Insp. Div. Serv. Col. Central 54 Bd. Haussmann		8/1
Georges	RI		14 R. de Saint Marceaux (17)		
AUDOUIN	Lt.	150	Ecclésiastique		
Robert	RI		25 Av. de la République FONTENAY sous BOIS		21/3
AUDERGOND	S/L.	12	Etudiant Beaux Arts		
Marcel	GSD		12 R. Lechapellais (17)		
AUGE	Lt.	201	Chef de Travaux Glo. des Eaux		22/1
Jean	RRP		24 R. Victor Morel MONTREUIL sous BOIS		
AUGER	Lt.	50	Commerçant		
Etienne	RAD		13 Av. d'Eylau (16)		
AULAGNON	S/L.	11	Diplômé H.E.C.		
Aimé	BCA		8 R. Guy de Maupassant (16)	II	1/2
AUREGAN	Lt.	330	Secrétaire		
Lucien	RI		FRAY sur SEINE (S. & M.)		

BISSEAU	Lt.	402	Chef du Personnel Ets. Leiseau Rousseau	
Georges	DCA		99 R.d'Arcueil MALAKOFF	12/4
BIZARD	S/L.	24	Etudiant en droit	
François	RI		94 R.de Maubouge (10)	15/3
BLAIN	Cne.	47	Journaliste	
Raymond	RI		51 R.des Vinaigriers (10)	14/3
BLANC	Cne.	9	SNCF Approv.Général 100 Av. de Suffren	
Jean	RI		33 R.Rieussec VIROFLAY (S&O)	
BLANC	Cat.	46	Active	
Alexis	RI		51 Bd.de Charonne (10)	8/4
BLANCHARD	Lt.	14	Unis-Sports	
Robert	GRCA		49 R.de Maubouge (9)	27/3
BLAU	Lt.	174	Surveillant Général de Collège	
Pierre	RALP.		72 R.Léon de Sayer SAINT GERMAIN en LAYE	25/1
BLIN	S/L.	271	Papiers	
René	RI		13 R.au Cardinal Lemoine (5)	
BLONDEAU	Cne.	GSD	Chef de Comptabilité	
Gabriel	12		13 R.Candoreat (9)	
BOCUIZE	Cne.	224	Architecte	
Jean	RI		16 R.Furtado Heine (14)	7/3
BOIRIE	Lt.	23	Ingénieur au Métropolitain	
Gabriel	RIC		4 R.Paul Dupuy (16)	
BOISMARD	Lt.	84	Ing.SNOA du Sud-Ouest 105 Av.R.Poincarre (16)II	1/2
Pierre	RAD		44 Bd.de la Reine VERSAILLES	
BOISSEAU	Cne.	604	Imp.de Prod.Coloniaux 1 R.de la Reale (1) II	2/3
Georges	RPP		2 All.L.Gambetta CLICHY	
BOISSEL	Lt.	169	Créd.Ind. & Cal.66 R. de la Victoire	A/1
Jean	RIF		13 R.Cognac Jay (7)	
POISSON	Lt.	103/1	Rédacteur aux Etabes	10/1
Louis	Génie		24 bis R.Tournefort (5)	
BOLIFRAUD	Lt.	25	Métreur à Genicilo	7/4
Frédéric	RR		22 R.Bayot Reviron VERSAILLES	
BON	Lt.	242	Ing.Electricien Directeur de la Société d'Electricité	
Roger	RI		de Valmondois VALMONDOIS (S&O)	
BONAVITA	Cne.	13	Prof.Ec.Complén.103 Av.de Choisy (13)	9/2
Pierre	RI		28 R.Lamartine VIERY sur SEINE	
BOUNDoux	Lt.	132	Instituteur	
René	RIF		122 R.d'Alsia (14)	
BONNE	Cne.	85	Chef de Service Commercial Nouveautés	
Henri	RI		16 R.Paul Chantard (15)	
BONNIN	Cne.	404	Avocat	
Pierre	DCA		35 Av.d'Iéna (16)	
DONNOURE	Lt.	EM	Ing.Chimiste,Ets.Lesquendieu,Ivry-sur-Seine	3/4
Henri	68 DI		71 Eg.Saint Martin (10)	
BOREL	Cne.	63	Contrôleur des Douanes	
Fernand	RI		CHAMPEUIL (S&O)	
BORIES	Cne.	317	Agent Technique TCRP	26/2
Gabriel	RI		37 R.d'Alsace (10)	
BORNET	Lt.	83	Secrétaire de l'Hopital Mixte de Fontainebleau	3/4
Arthur	RI		141 R.Saint Merry FONTAINEBLEAU	
BOSC	Lt.	3	Ing.E.T.P. et I.G.35	B/2
Léon	Génie		76 R.N.D.des Charps (6)	
BOSNIERES	Lt.	302	Ing.E.N.S.A.	
Pierre	RI		34 Av.Legay VILLE D'AVRAY (S&O)	
BOTET	S/L.	51	Inst.Ecole de Garçons Beaumont (S&O)	A/5
Irénée	RI		BEAUMONT (S&O)	
BOUCHERON	Lt.	1	Ing. au Métropolitain	
Roger	RADA		68 Bd.Sault (12)	11/1
BOUCHUT	Cne.	317	Mandataire aux Halles pav.8 80 R.Rambuteau	
Raymond	RI		15 R.des Forges CHOISY le ROI	

(Datum) 24. Juli 1940

Frauen

2106

Zu- und Abgänge

des Kriegsgefangenen:
des Internierten:

Oflag II D Lagers

Meldung Nr.

114 *Gross Born*
ab. 152 Gef.

Neu-kingänge

= 147 Offiziere

= 5 Sold.

Bemerkungen:

1. Die Liste ist zugleich die Meldung über die ausgegebenen Erkennungsmarken.
2. Die Abgänge sind hinter den Zugängen geschlossen einzutragen.
3. „Matrikel-Nr.“ = Nr. der Stammrolle usw. des Kr.Gef. in seinem Heimatlande.

Für den Kommandanten Oflag II D
Der Adjutant

An die

„Wehrmachtsauskunftstelle für Kriegerverluste
und Kriegsgefangene“

Berlin

1./An Rotes Kreuz in Genf ab - 8. Aug. 1940

2. An Schwabach ab - 8. Aug. 1940

3. An Wako ab - 7. Aug. 1940

4. Voll verhaftet Helwig Schiller
5. gelesen 8/8. Schwidde - Turauf
6. Nr. 3493, 3479 Nr. 1. Nr. 1. D 1.2.2.41. 1/16
7. Nr. 6115 Nr. 1. Nr. 1. 3.7. 42. abg 18/46



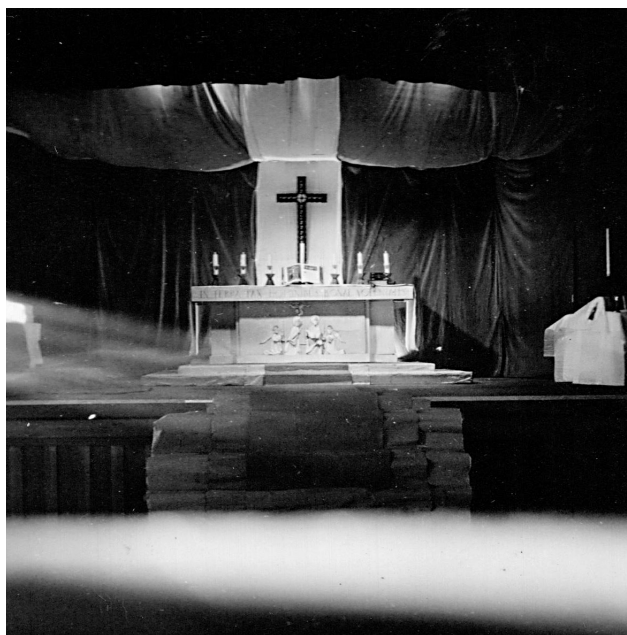
*1940-1941 Oflag IIB/IIID.
Capitaine Georges Boisseau, dernier rang au centre.*



*1940-1941 Oflag IIB/IIID.
Capitaine Georges Boisseau, debout 2^e à gauche.*



1940-1941 Oflag IIB/IIID. Le théâtre.



1940-1941 Oflag IIB/IIID. La chapelle.

En aucun cas la présente
fiche ne devra servir de
titre de paiement pour la
prime de démobilisation.

FICHE DE DÉMOBILISATION

N° de la fiche 1371

RÉGION DE PARIS
DIRECTION DE L'INTER-DANCE

Exemplaire N° 8

Centre de Démobilisation de

CENTRE DE LIBÉRATION
DU DÉPARTEMENT DE LA SEINE
7, Rue de Liège, 7
PARIS - 9.

Arme :

Pionniers

Grade :

Capitaine

Nom :

BOISSEAU

Prénoms :

Georges

Né le

12-8-1892

à

St Juste St Heray (Seine-et-Marne)

Nationalité (1) : Français de naissance - naturalisé - ne justifiant d'aucune nationalité (art. 3 de la loi de recrutement)

Situation de famille (1) : célibataire - marié - veuf - divorcé - enfants.

PRISONNIER RAPATRIÉ

Profession (exercée avant les hostilités)

Importateur

Adresse (avant les hostilités)

2, Allée Simon Lambilla à Chelles (Seine)

Adresse où se retire l'intéressé

non

L'intéressé a-t-il du travail dans sa profession à l'adresse indiquée

Bureau de recrutement

Seine St Denis

N° matricule de recrutement

ou à défaut localité dans laquelle a été passé le conseil de révision

Dernier corps d'affectation

604 - R. Pionniers

Fait prisonnier à

Soos (Nord)

Dernier camp de prisonniers où l'intéressé a séjourné

Ollas II II

N° d'immatriculation au camp de prisonniers

34980

C.M.I. 41 à Bonfront

Centre mobilisateur ou unité, ou dépôt, rejoint
au moment du dernier appel sous les drapeaux (1)

Date :

Sibérien des Front Stalag 194 à Châtoua / Marne
le 18 Août 1941

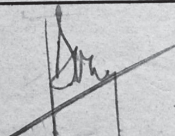
N'a aucune pièce d'identité

(1) Rayer les mentions inutiles.

(2) Département.

EMPREINTES DES 2 DOIGTS.

SIGNATURE
de l'intéressé.

		
---	---	---

A

le

Paris
18 Août 1941

Le Chef d'Escadron LALLEMAND
commandant du Centre de libération
du Département de la Seine



REGION DE PARIS
DIRECTION DE L'INTENDANCE
CENTRE DE LIBERATION
DU DEPARTEMENT DE LA SEINE
7, Rue de Liège, 7
PARIS - 9.

Inscrit au Registre Mⁿ 1

Costume Civil : reçu chèque

Avance en numéraire : 1740.00

Ordre de paiement : 4530.00

Prime de démobilisation comprise

19 AOUT 1941

Le Chef d'Escadron LALLEMAND
commandant le Centre de libération
du Département de la Seine.



Le montant de la Prime
de Démobilisation est compris
dans l'ordre de Paiement
remis à l'intéressé.

